

GARGANTUA ET PANTAGRUEL

Aventures des deux fameux géants

Récits tirés de *Gargantua et Pantagruel* de François Rabelais



Grandgousier était un joyeux compère qui aimait bien manger et bien boire. Il épousa *Gargamelle*, la fille du roi des Géants et il leur naquit un fils qui s'appela *Gargantua*.



Gargantua était un nouveau-né peu ordinaire. Pour l'alimenter, on lui donna dix-sept mille neuf cent treize vaches laitières. Et c'est tout juste s'il en avait assez.



Un matin, l'une d'elles vint le pis vide. Alors le géant prit la vache par les jarrets, et se mit à la dévorer. On vint enfin délivrer la pauvre vache qui n'en pouvait plus.

I — Enfance et jeunesse de Gargantua

1. Par ordre de son père Grandgousier, Gargantua fut instruit et élevé en toute discipline¹ convenable. Comme les petits enfants de son pays, il passa son temps à boire, manger et dormir ; à manger, dormir et boire ; à dormir, boire et manger.

Il se vautrait dans la poussière et la boue, se salissant le nez, se barbouillait la figure, bayant souvent aux mouches et courant volontiers après les papillons. Il se mouchait à ses manches, bavait dans sa soupe et buvait dans sa pantoufle !

Pour qu'il fût bon cavalier, on lui fit un beau grand cheval de bois qu'il faisait gambader, sauter, voltiger² et ruer, danser et piaffer³, aller le pas, le trot, le galop. Lui-même, d'un gros morceau de bois, fit un cheval pour la chasse, un autre pour sa promenade en la forêt. Il se fit ainsi une douzaine de chevaux qu'il faisait coucher tout auprès de lui, dans sa chambre.

2. Or, un jour, le seigneur de Pénansac et le duc de Fancrepas vinrent rendre visite à Grandgousier. Chacun d'eux avait une suite nombreuse et, ma foi, le logis fut un peu étroit pour tant de gens. Les palefreniers⁴ du seigneur de Pénansac durent même se mettre en quête d'un lieu où loger leurs chevaux. Ils s'adressèrent à Gargantua, alors tout petit garçonnet, pour se renseigner.

« Suivez-moi, leur dit-il, suivez-moi, je vous montrerai une écurie presque vide. »

3. Il les mena par le grand escalier du château, les fit passer par une large galerie puis monter à une grosse tour par un escalier des plus étroits. « Cet enfant se moque de nous, dit l'un d'eux, car jamais les écuries ne sont au haut des maisons.

— Erreur, répondit un autre. Je connais des endroits, — à Lyon, à Chinon et ailleurs, — où les écuries sont au plus haut du logis, car, derrière, une côte donne accès aux étages. Puis s'adressant au guide : « Mon petit mignon, où nous menez-vous ? »

— À l'écurie de mes grands chevaux. Patientez un peu. Nous y sommes. Montez encore ces quelques marches. »

4. Et, ouvrant la large porte de sa chambre :

« Voilà, dit-il, les écuries que vous demandez. Voilà mon cheval de bataille. Voilà ma mule. Celui que vous voyez là-bas, c'est mon genêt⁵. Cet autre vient du Boulonnais. » Et,

¹ Ici, règle de vie, éducation.

² Faire à cheval un exercice nommé *voltige*.

³ Frapper la terre avec les pieds de devant.

⁴ Valets qui pansent les chevaux, en prennent soin.

⁵ Cheval d'Espagne.

mettant un gros soliveau⁶ sur les épaules de l'un des palefreniers qui ploya sous le poids : « Je vous donne ce jeune poulain. Quand il sera grand, il n'aura pas son pareil pour la chasse. Vous voilà roi des perdrix, des lapereaux et des lièvres pour tout cet hiver ! »

5. Gargantua continua son instruction sous la direction de maître Jobelin, un savant réputé. Il apprit péniblement à lire et à écrire. Mais il devint un cavalier accompli. Quand arriva pour lui l'âge de dix-huit ans, il était de première force à la course, au saut et à la lutte. Il devint, comme son père, de taille gigantesque, et sa tête dépassait de beaucoup les plus hauts arbres de nos pays.

Il est vrai que, dans son domaine, tout était à sa proportion. Les choux et les salades étaient aussi grands que des noyers et des chênes. L'histoire des six pèlerins de Nantes va vous le montrer.

6. Il arriva un soir que six pèlerins, braves gens qui voyageaient ensemble, se cachèrent au jardin de Grandgousier, parmi les choux et les salades, pensant ainsi passer la nuit sans craindre les brigands, voisins toujours dangereux qui infestaient le pays.



Fort altéré ce soir-là, Gargantua voulut manger une salade, plat rafraîchissant comme chacun sait, et se rendit lui-même au jardin pour la cueillir. Il emporta en sa main ce qui lui sembla bon. Il avait pris en même temps, vous vous en doutez, les six pèlerins, pauvres prisonniers, qui avaient si grand peur qu'ils n'osaient ni parler, ni tousser.

7. Gargantua les déposa avec ses laitues dans un saladier grand comme une cuve à vendange et avec huile, vinaigre et sel, se mit à les manger pour se rafraîchir, avant souper. Il avait déjà englouti cinq des pèlerins. Le sixième se cachait au fond du saladier sous une laitue, quand Grandgousier aperçut le bâton du malheureux qui passait sous une feuille. « Je crois, dit Grandgousier à son fils, que c'est là une corne de limaçon. Ne le mangez point.

⁶ Grosse poutre.

— Pourquoi ? dit Gargantua, ils sont bons tout ce mois-ci. »

Et tirant le bâton, il enleva aussi le pèlerin et le mangea très bien, après quoi il but une grande rasade⁷ de vin.

8. Les pèlerins ainsi dévorés se tirèrent des meules de ses dents de leur mieux, se croyant pour le moins dans le plus affreux cachot de la plus profonde prison. Sautant avec leurs bâtons comme les gamins au-dessus des fossés, ils se mirent à l'abri derrière une grosse molaire.

Par malheur, l'un d'eux, cherchant à se retenir de son bâton, frappa rudement au défaut⁸ d'une dent creuse, toucha le nerf, ce qui fit hurler de douleur Gargantua. Il tira un cure-dents de sa poche, et croyant enlever un croûton de pain, il dénicha les pèlerins les uns après les autres. Il attrapa même l'un par la jambe et s'amusa de le voir se tortiller comme un ver coupé. Mais, comme il n'était pas méchant au fond, il laissa partir les pauvres diables affolés, qui s'enfuirent à beau trot à travers les vignes et les jardins.

II — Comment Panurge échappe aux Turcs.

1. En se promenant dans Paris, Pantagruel, fils de Gargantua et aussi grand que lui, devait faire la rencontre de Panurge, homme très rusé, qui devint son inséparable compagnon.

« Or ça, Panurge, dit un jour Pantagruel, dis-moi comment tu échappas des mains des Turcs.

— Par Dieu, Seigneur, dit Panurge, je vous dirai toute la vérité et seulement la vérité. Les maudits Turcs m'avaient mis en broche, tout lardé⁹ comme un lapin, car j'étais tant amaigri que ma chair eût fait mauvaise viande, et ainsi préparé, ils me faisaient rôtir tout vif. Et tout pendant qu'ils me rôtissaient, je ne cessais de gémir et de me recommander à Dieu et à tous les saints.

Or, il arriva que le rôtiisseur, fatigué de tourner la broche et de m'entendre gémir, s'endormit le nez sur les genoux. Alors sans tarder, je prends avec les dents un tison par le bout où il n'était point brûlé, et je le jette le mieux que je peux sous un lit de camp¹⁰ qui était auprès de la cheminée, où était la paillasse de mon rôtiisseur.

⁷ Verre rempli à *ras-bord*, que l'on boit généralement d'un seul trait.

⁸ Dans la partie cariée.

⁹ Garni de lard.

¹⁰ Lit léger et rudimentaire.



Immédiatement, voilà le feu qui prend à la paille, de la paille au lit, du lit au solier¹¹ de sapin !

Mon rôtiiseur s'éveille, voit les flammes, et, debout mais encore étourdi de sommeil, se lève, criant à la fenêtre aussi fort qu'il peut: « Dal baroth ! dal baroth ! » ce qui dans son langage veut dire : « Au feu ! Au feu ! »

2. Justement, le maître de la maison qui se promenait dans la rue avec quelques autres pachas¹², entendit crier. Il monta le plus vite qu'il put et, m'arrachant ma broche, il en tua tout raide mon rôtiiseur. La pointe lui était entrée dans le ventre, avait percé le foie, avait pénétré dans le diaphragme, avait traversé le cœur et était sortie près de l'omoplate gauche.

Il faut dire que, tirant ma broche, le pacha m'avait fait tomber à terre, entre les landiers¹³, dans le brasier, et ma position n'était guère enviable, car malgré les lardons qui m'entouraient, je sentais les flammes qui commençaient à me lécher et à me roussir la peau.

3. Cependant les flammes commençaient à gagner les autres pièces du palais et mon maître en conçut un tel chagrin que, tournant contre lui ma broche, il voulut se percer la poitrine. Mais elle n'était pas assez pointue, et il avait beau pousser tant qu'il pouvait, il ne pouvait la faire entrer.

4. « Mon brave, lui dis-je, tu perds ton temps, car tu ne te tueras jamais ainsi. Tu te feras seulement quelque bonne blessure dont tu souffriras toute ta vie malgré le secours que pourront t'apporter les barbiers¹⁴. Si tu veux, je te tuerai ici tout franc¹⁵ de telle sorte

¹¹ Ici, plafond.

¹² Titre d'honneur en Turquie. Un pacha est à la fois un juge, un collecteur d'impôts, un gouverneur.

¹³ Structure permettant de supporter la broche dans le foyer de la cheminée.

¹⁴ Les barbiers étaient alors quelque peu médecin (petites opérations chirurgicales, comme la saignée...)

¹⁵ De manière nette et précise.

que tu ne sentiras rien. Crois-moi, j'en ai tué beaucoup d'autres qui s'en sont fort bien trouvés.

—Ah ! mon ami ! je t'en prie. Tiens, je te donne ma bourse. Tiens, il y a six cents séraphs¹⁶ dedans, ainsi que diamants et rubis admirables. »

5. Alors, continue Panurge, je prends la bourse, puis, d'une méchante corde, j'attache le pacha et lui lie pieds et mains. Je n'eus plus qu'à lui passer la broche à travers le corps. Je le pendis ensuite à deux crampons qui dépassaient du mur, et je fis tout au-dessous de lui un bon feu qui le dessécha et l'enfuma comme on le fait maintenant aux harengs saurs¹⁷ dans la cheminée. Après quoi, je m'enfuis en prenant le beau galop.

6. La rue était pleine de gens qui étaient accourus au feu pour essayer de l'éteindre. Me voyant ainsi, à demi rôti, ils eurent pitié de moi naturellement, et jetèrent toute leur eau sur moi, me rafraîchirent joyeusement, ce qui me fit le plus grand bien. C'étaient de braves gens qui me donnèrent en outre quelque peu de nourriture. Je n'eus pas à me plaindre d'eux, sauf d'un vilain petit Turc, aussi bossu par devant que par derrière qui, furtivement, croquait les lardons dont j'étais toujours bardé¹⁸. Mais je lui baillai¹⁹ de mon javelot de si bons coups sur les doigts, qu'il n'y revint pas à deux fois.

7. Or, pendant que tous s'amusaient de moi et de mes bardes de lard, le feu triomphait et tout le quartier se mit à flamber.

« Toute la ville brûle et nous nous amusons ici », cria l'un d'eux.

Et chacun s'en va à sa chacunière²⁰, tandis que je m'empresse de gagner le port. Quand je fus sur un petit monticule, je me retourne en arrière pour contempler la ville en flammes. Hélas, j'en fus bien puni !

8. Tandis que je plaignais gens, puces et souris de n'avoir plus d'asile pour l'hiver, voilà que treize cent onze chiens, gros et petits, fuyant le feu, accoururent tous à moi, sentant l'odeur de ma misérable chair demi-rôtie. Ils m'eussent dévoré sur l'heure si je n'avais eu l'idée de leur jeter mes lardons. Alors, les chiens d'aller et de s'entrebattre l'un l'autre, à qui aurait les lardons. Ils me laissèrent et je m'échappai, gaillard et allègre.

Et vive la rôtisserie ! » ajouta Panurge en terminant.

¹⁶ Monnaie d'Égypte.

¹⁷ Poisson séché et fumé.

¹⁸ Entouré de bandes de lards.

¹⁹ Du verbe *bailler*, signifiant *donner*.

²⁰ Chez soi. Du mot *chacun*.

III — Contre les Dipsodes

1. Ayant à se plaindre de la nation des Dipsodes, Pantagruel se décida à la guerre. Avec Panurge et de solides compagnons, ils firent voile au vent de la tramontane²¹, passant par tant de pays que je ne saurais les donner tous. Ils arrivèrent enfin au port de la nation ennemie. Quand ils eurent débarqué et qu'ils se furent reposés : « Enfants, dit Pantagruel, la ville n'est pas loin d'ici. Avant que de nous y rendre, délibérons sur ce que nous avons à faire. »

2. Ainsi qu'il disait cela, voilà qu'ils avisèrent²² six cent soixante chevaliers. Tous accouraient bride abattue. Leurs intentions étaient claires et nul ne s'y trompa. Alors Pantagruel prit la parole : « Enfants, retirez-vous dans le navire. Ces ennemis qui accourent, je vous les tuerai ici comme des bêtes, fussent-ils dix fois autant.

— Non Seigneur, dit Panurge, il n'est pas juste que vous fassiez ainsi. Au contraire, c'est vous qui devez entrer dans le navire avec tous les autres. Car moi seul, je les découperai. Retirez-vous.

— Je le veux bien, dit Pantagruel ? Mais si par hasard tu étais le plus faible, je ne te ferais pas défaut. »

3. Alors Panurge tira deux grandes cordes du vaisseau, les attacha au cabestan²³ du pont et les étendit sur le rivage en leur faisant faire une sorte de huit. Puis il dit à Épistémon²⁴ : « Restez dans le navire. Quand je vous crierai, tournez avec diligence le cabestan, en ramenant à vous ces deux cordes. Quant à vous, dit-il à Eusthènes et à Carpalim²⁵, attendez ici, faites semblant de vous rendre, mais veillez à ne point vous laisser prendre dans les cordes et à rester toujours en dehors du circuit. »

4. Sans perdre de temps, il entra dans le navire, prit une charge de paille et un sac de poudre à canon. Il répandit le tout sur le cercle formé par les cordes et il se tint tout auprès, un charbon ardent à la main. C'est alors qu'arrivèrent à toute allure les chevaliers. Les premiers, entraînés par la violence de la charge jusqu'auprès du navire, glissèrent et tombèrent sur la vase, eux et leurs chevaux, au nombre de quarante-quatre. Pour les autres, croyant leurs camarades attaqués, ils se hâtèrent d'approcher.

« Messieurs, je crains que vous ne vous soyez fait mal, dit Panurge. Pardonnez-le nous, car ce n'est pas notre faute si la mer a rendu le rivage glissant. Nous nous rendons à votre bon plaisir. »

²¹ Vent de la région méditerranéenne venant du Nord, d'au-delà (tra-) des monts (-montane).

²² Se rendirent compte de la présence, d'un coup d'œil.

²³ Treuil, placé sur le pont d'un navire, et servant à la manœuvre des câbles.

²⁴ Sage compagnon de Pantagruel. Son tuteur et professeur.

²⁵ Compagnons de Pantagruel, respectivement fort et rapide.

5. Cependant, voyant que tous les chevaliers ennemis étaient dans les cordes, Panurge cria soudain à Épistémon : « Tire ! tire ! »

Alors Épistémon commença de tirer au cabestan et les deux cordes se resserrant empêtrèrent les chevaux et les jetèrent à terre des plus aisément, eux et leurs cavaliers. Panurge mit alors le feu à la poudre et les fit tous brûler là. Hommes et chevaux, nul n'en échappa, excepté un qui fut fait prisonnier.

6. « Et maintenant, dit Panurge, voyons par quel moyen nous pourrons venir à bout de nos ennemis. Demandons à notre prisonnier de nous détailler entièrement l'ordre, le nombre et la force de l'armée.

— Seigneur, répondit le prisonnier à Pantagruel qui l'interrogeait, sachez pour la vérité, qu'en l'armée sont trois cents géants, tous armés de pierre de taille, grands à merveille, mais, malgré tout, moins grands que vous, excepté un qui est leur chef et à nom Loupgarou. En outre, cent soixante-trois mille piétons²⁶, gens forts et courageux, onze mille quatre cents hommes d'armes et plus de trois mille canons.

— Ouais, dit Pantagruel, et le roi ?

— Il est à la tête de son armée, et nous le nommons Anarche, roi des Dipsodes. Sa tente est gardée par leurs géants.

— Aux armes, les enfants, continua Pantagruel. Je ne dormirai que vainqueur. Toi, dit-il au prisonnier, va dire à ton maître qu'il ne saurait compter les hommes de mon armée, et qu'il a agi follement en attaquant mon pays. Prends cette boîte pleine d'euphorbe²⁷ et de grains de cornichons confits, va la porter à ton roi et dis-lui que, s'il en peut seulement manger une once²⁸, il pourra me résister sans peur. »

7. Suivons maintenant le prisonnier. Quand il fut arrivé au camp, il fit au roi Anarche le récit fidèle de ses aventures et lui remit enfin la boîte où étaient les confitures. Mais à peine le roi en eut-il avalé une cuillerée qu'il lui vint un tel échauffement de la gorge que la langue lui pela. Il lui vint une soif si terrible que, dès qu'il ôtait le gobelet de ses lèvres, il lui semblait avoir dans le gosier tous les charbons de l'enfer et qu'on dut lui mettre dans la bouche un entonnoir que deux serviteurs emplissaient à tour de rôle.

Il en fut de même de tous les guerriers qui, voulant imiter le roi, goûtèrent aux confitures et, furent obligés, eux aussi, de chopiner²⁹ et de trinquer jusqu'au soir. Enfin, ils burent tant et tant qu'ils s'endormirent comme porcs dans le camp.

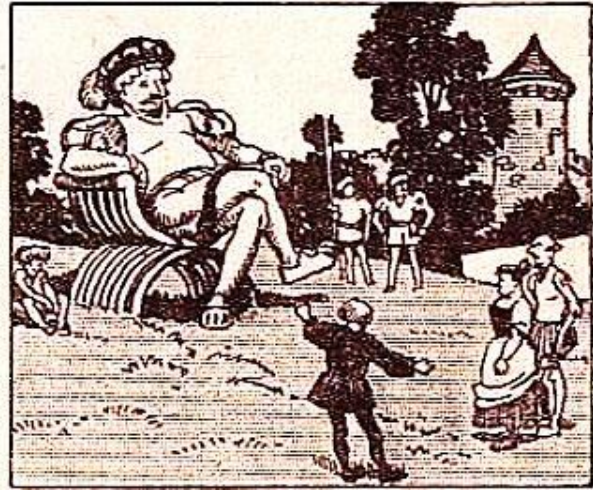
²⁶ Soldats à pieds, fantassins.

²⁷ Plante grasse dont le suc est irritant ou bien vénéneux.

²⁸ Ancienne mesure, valant le 1/32^e du kilogramme.

²⁹ Expression familière dérivée de *chopine* et signifiant boire copieusement du vin.

Et comme ils dormaient tous la bouche ouverte. Pantagruel et ses compagnons leur remplirent le gosier de sel, tant que ces pauvres diables toussaient comme des renards. Après quoi, encore étourdis par le vin, ils se laissèrent arroser d'eau si copieusement que beaucoup furent noyés.



Mais une lutte plus sérieuse s'engagea et Pantagruel dut intervenir lui-même avec sa grande épée. Il remporta la victoire.

Anarche se rendit. Pour se venger, Pantagruel le maria avec une vieille lanternière³⁰, qui, dit-on, ne se fit pas faute de le battre.

FRANÇOIS RABELAIS
(1495-1553)

Cet écrivain se place au-dessus de tous ceux de son temps. Chacun connaît de lui *Gargantua* et *Pantagruel*, romans bouffons, à la verve sans cesse renouvelée et aux pittoresques inventions, pleins d'idées neuves, des plus hardies pour cette époque.



Transcription : Pierre Jacolino

³⁰ Femme fabricant des lanternes.